

Le bois de Cloosh

UN BOIS À CHEVAL sur deux comtés et plusieurs communes, un corps assoupi de verdure, que seul vient briser ici ou là un drôle de pin qui fait des siennes, maigrichon, fantasque avec ses broutilles égarées de chaque côté, en forme de croix. À l'intérieur, le vent piégé répand le frémissement d'une mer lointaine, et les grands troncs élancés des épicéas sont tellement serrés les uns contre les autres que les écorces prennent une couleur brun-gris, que la lumière devient de plus en plus sombre en une chambre de non-lumière. À l'entrée la plus éloignée, sous le versant d'une montagne songeuse, une cabane de bois engorgée de ronces et d'églantiers où une chèvre morte s'est décomposée et a empesté au cours de ces folles journées, suspendues et affligeantes. C'est alors que le bois perdit son ancien nom et son innocence d'antan dans le cœur des gens.

Ellen, la veuve, ne s'associa point à la fouille quand les hommes et les femmes sortirent avec leurs chiens et leurs bâtons, s'accrochant aux derniers lambeaux d'espoir. Pourtant, elle en rêve, elle rêve qu'elle est dans le bois de

Cloosh, allant et venant ; appelant, appelant les équipes qu'elle ne saurait atteindre, les grands arbres qui ne sont plus statiques, mais se meuvent comme des géants, des géants sur leurs racines grotesques et hirsutes, qui tendent leurs griffes vertes et avides pour l'égratigner, et elle s'éveille en sueur, incapable de hurler, de lâcher le cri qui a grossi en elle. Alors elle se lève et va à la cuisine mettre du lait sur le feu. Elle regarde l'éclat de l'obscurité au-delà de sa fenêtre panoramique, les plantes, les géraniums et les cactées clopinant dans leur assoupissement, elle regarde son gros verrou de laiton tout neuf, brillant comme un cercueil, et elle finit par se réveiller tout à fait, et comme elle le dit et le redit, Eily, la femme morte avec ses longs cheveux, s'avance vers elle et lui dit : « Pourquoi, pourquoi ne m'as-tu pas aidée ? – Le Kinderschreck, répond-elle, le Kinderschreck », et, le bras levé, elle tente d'effacer le regard de la femme, la lumière des yeux, cet or concassé des bougies qui se meurent.

Kinderschreck

LE KINDERSCHRECK. C'EST LE NOM que lui a donné l'Allemand quand il a volé le fusil. Avant cela, il a été Michen, du nom d'un saint, puis Mich, le chouchou à sa maman, puis Fiston, lorsqu'on l'envoya là-bas, puis Petit, lorsque le père Damien lui demanda de s'occuper des fleurs et des burettes dans la sacristie, puis K, pour O'Kane, quand commencèrent ses voyouteries.

Il avait été un enfant de dix, onze et douze ans, puis il cessa d'être un enfant parce qu'il avait appris les choses cruelles qu'ils lui avaient enseignées, dans des endroits portant les noms de saints.

Il avait dix ans quand il prit le fusil. Il le prit pour ne pas avoir peur. Ils le bouclèrent à cause de ça. Ce fut son premier contact avec une arme, sa première bouffée de pouvoir. Elle était lourde. Quand il la dressait, elle était plus grande que lui. Il ne savait pas s'il aurait le cran de tirer. Ses mains tremblèrent quand il la chargea, et pourtant il la chargea avec un savoir qu'il ne savait pas posséder. Puis il la serra contre lui et lui donna un nom, il l'appela Rod. *Je voulais pas tuer, juste faire peur à quelqu'un.* Il voulut le dire, mais il ne lui fut pas possible de le dire ;

parce qu'ils le rossaient, l'attrapaient et l'emmenaient de force. Il y avait là le gendarme, le sergent, son père et Joe Mangan, le sale type qui jeta sa pelle sur lui et lui reprocha de rouler à bicyclette sur le béton tout frais et de saboter son travail. Ce n'était pas lui qui avait roulé dessus à bicyclette, c'était Paud, le propre fils de Joe Mangan, mais c'était lui qui avait morflé. Dès que ça n'allait pas, c'était toujours lui qui morflait, et il n'y avait personne pour prendre sa défense, parce que sa mère était morte. Ils disaient qu'elle était morte, mais elle ne l'était pas ; ils l'ont enterrée vivante, étouffée. Ils lui ont fait monter des volées d'escaliers de pierre, puis l'ont fait entrer dans une chambre froide pour la lui montrer allongée sur une table, sans couleur aux joues, sans un souffle. Dehors, il neigeait. C'était la neige qui la rendait blanche et qui blanchissait le monde. Elle n'était pas morte. Ils lui ont dit ça simplement pour le tromper parce qu'il était son chouchou. Ils étaient jaloux, voilà ce qu'ils étaient. Ils l'ont mise dans un cercueil et l'ont enterrée. La nuit, il est sorti pour aller lui parler et elle lui a répondu. Il s'est glissé par la fenêtre, a couru à travers champs jusqu'à la tombe, au bord du lac. Il faisait du cross et il avait gagné une médaille. Il a gratté la terre avec ses mains et fait un trou par où il pourrait parler à sa mère et où elle pourrait entendre. Elle promit de revenir et de le sauver quand elle serait moins fatiguée. Son idée, c'était de s'enfuir en attendant, de vivre dans la forêt, de se nourrir de noix et de baies et, l'hiver, d'aller d'une maison à l'autre quémander de quoi manger. Il se donnerait un nom secret, Caoilte, le nom des forêts.

La première fois qu'il passa presque une nuit là-bas, il était mort de peur et mortellement excité. Il avait des taches devant les yeux et des scintillements, différentes couleurs. Il se mit à quatre pattes et cassa des bâtons, construisant une phrase autour des mots totémiques : « Dieu me hait, Papa me hait, on me hait. » Dans le bois, cette nuit-là, il vit des choses que personne d'autre ne voyait, ni les fils de Joe Mangan ni les fils de personne, rien que lui. Il grimpa dans un arbre et s'y cacha. Un renard, une femelle, lâcha un cri qui l'effraya. C'était comme une femme qui aurait la gorge tranchée, mais en pire. La renarde appelait son compère, son mari. Elle était en fâcheuse posture, de même que les faisans qui faisaient de drôles de glouglous pour s'avertir du danger. Il entendit un blaireau aboyer et il plongea dans les branches parce qu'il connaissait un homme qu'un blaireau avait mordu et qui disait que c'était pire qu'une morsure de chien. Il jura alors de vivre dans les bois, de se construire une cabane de rondins dans les arbres, avec un plancher, des chaises et une échelle de corde pour y monter. Sa mère et lui habiteraient là, loin de son père et de tout le monde. Il y pensait quand une princesse approcha en volant. Elle avait un long manteau blanc et des cheveux très longs qui lui tombaient aux chevilles. Elle portait des pantoufles. Sa mère était encore à la maison, son père l'attaquant avec un tisonnier. Elle lui cria de déguerpir, de filer dans les bois, et elle resta derrière pour prendre les coups. Il en avait reçu un. Il avait du sang au coin de la bouche, du sang qui lui avait coulé de l'oreille,

et il appliqua dessus une brouille de pin pour l'arrêter. Le truc, c'était de rester éveillé à tout prix. Il y avait des bruits et il y avait du silence. Et plus le silence était fort, plus le bruit qui suivait était effrayant. Un coq faisant prévenait tous les autres faisans d'une attaque imminente. Il attendait que sa maman arrive, mais il avait peur qu'elle soit morte.

C'était la pleine lune, et elle marchait à travers le ciel et par endroits la lumière se répandait sur le sol, là où il n'y avait pas d'arbres. Ça s'appelait une clairière. Il l'avait appris à l'école.

Quand sa mère arriva, il dormait comme une souche. Mich Mich Mich. Il faisait semblant de ne pas l'entendre et il faisait semblant de se réveiller. Elle le fit atterrir et lui tordit le nez en répétant : « Tête de linotte, tête de linotte. » Elle avait perdu une dent de devant et elle n'était plus aussi bien. Il mit son doigt dans le trou et sentit l'humidité du sang. Il le goûta : c'était chaud. Sa mère et lui n'étaient pas deux personnes, ils ne faisaient qu'un.

« J'ai vu une belle dame.

– Continue !

– Elle se rendait à son mariage.

– Comment le sais-tu ?

– Elle avait des pantoufles d'argent. »

Sa mère le porta jusqu'à Glebe House, à travers la cambrousse, et la lune était une lampe qui indiquait le chemin. Elle dit qu'il était un garçon courageux de rester tout seul dans la forêt et de ne pas hurler comme cette sottise de renarde. Elle dit qu'il était un vrai fils de la forêt.

Le lendemain, il écrivit sur la couverture de son cahier, à l'école : *Je suis un vrai fils de la forêt*. Ils se moquèrent de lui, le traitèrent de menteur, de bluffeur, prétendirent qu'il avait détalé devant son ombre, lui que sa maman devait conduire à l'école et qui l'attendait au vestiaire, et qui parfois même s'asseyait au fond de la classe parce qu'il braillait. Un fifils à sa maman, une poule mouillée, un pétochard, une femmelette, une chiffemolle.

Peu après, ils durent quitter Glebe House et s'en allèrent habiter un cottage, loin des bois.

Son père, le gendarme, le sergent, sa sœur Aileen, Joe Mangan et Mrs Joe Mangan, ils sont tous au tribunal, et le juge siège à un grand bureau marron, un bureau surélevé.

Le sergent raconte au juge la chose terrible qu'il avait faite. L'Allemand est de l'autre côté, hochant la tête au récit de la chose terrible qu'il avait faite. Sa sœur Aileen est à côté de lui, le tenant par la main. Il a le nez qui coule, et les yeux aussi, et il n'a pas de mouchoir. Le sergent raconte qu'il a volé une bicyclette dans le hangar du docteur, puis qu'il a roulé sur le ciment frais que Joe Mangan venait de poser, qu'il l'a fait exprès, puis qu'il est allé chercher les commissions pour sa sœur, qu'il les a laissées sur le rebord de la fenêtre et qu'il a filé à la recherche d'une maison vide où trouver un fusil. Le sergent est devenu très embrouillé quand il en est arrivé à l'épisode de son entrée par effraction chez l'Allemand, de sa découverte d'un fusil de chasse et d'une cartouchiere, puis il l'a dépeint rentrant en catimini à la maison,

se planquant dans un fossé au fond du jardin et attendant l'occasion de tirer. Le sergent raconta que lui-même et le père du gosse se trouvaient derrière la porte sur laquelle il avait tiré et qu'ils avaient bien de la chance d'être encore en vie. Et ça continua comme ça à n'en plus finir, sur son agressivité depuis son plus jeune âge, de l'innocence des pommes volées à la non-innocence, au mal, au vol d'une arme, au mal commis sciemment. Il écoutait tout cela, mais il n'était pas autorisé à parler. Ce n'était pas lui qui avait roulé sur le ciment, mais un autre gamin, Paud, le fils de Joe Mangan, mais c'est lui qui avait pris, et ils le traitèrent de tous les noms et lui dirent ce qu'ils allaient faire de lui. Ils allaient le porter jusqu'au Shannon et le noyer ; jamais on ne le retrouverait. Il courut à la maison raconter tout ça à sa sœur, mais elle ne voulait pas le laisser entrer parce qu'elle avait un petit ami et qu'elle avait honte de lui. Quand il demanda un verre de jus d'orange, elle le lui servit, le posa sur le rebord de la fenêtre et lui dit de le boire dehors. C'était alors qu'il s'était enfui parce que personne ne voulait de lui, que personne ne le croyait et qu'il n'avait pas d'amis.

Quand le juge rendit sa sentence, il ne la comprit pas. Un centre de détention. Qu'est-ce que ça voulait dire ? La voix du juge était très basse, mais sa figure toute rouge. Le sergent remercia le juge et ils sortirent tous ensemble. Dehors, sa sœur lui expliqua qu'on allait l'envoyer à Saint-Malachi, et qu'il avait bien de la chance qu'il y ait de la place parce que c'était un coin très joli. Il pleura, cria et

s'enfuit dans la rue, mais ils le rattrapèrent et le ramenèrent en le traînant.

« Si jamais tu essaies de t'échapper, je te traquerai comme un chien jusqu'à ce que je te trouve », lui dit le sergent Wiley, avec de la haine dans les yeux et la salive.

Sa sœur dit que c'était juste pour un petit moment, que c'était un endroit charmant avec une piscine, comme qui dirait un camp de vacances. Il rentrerait à la maison à Noël et il pourrait écrire des lettres, alors il devait pas pleurer. *Je voulais pas tuer, juste faire peur à quelqu'un.* Elle lui dit de la fermer, sans quoi ils le tueraient de penser une chose pareille, et que de toute façon ils devaient vite rentrer à la maison pour faire la lessive et le repassage et préparer ses affaires. Elle emprunta une valise à Mrs Joe Mangan.

Quand ils arrivèrent là-bas, il ne voulait pas descendre de voiture et s'accrochait au genou de sa mamie. Elle était la plus gentille pour lui, avec sa maman et sa sœur. La voiture franchit un portail de fer et entra dans une cour avec de grands murs très épais. Le sergent était assis devant, et lui à l'arrière, refusant de sortir parce que c'était pas un camp de vacances mais un grand château sombre à donner la chair de poule. Sa mamie ne cessa de lui dire d'être un gentil garçon, de faire ce qu'on lui demandait et d'y entrer comme un homme. Le sergent le fit descendre en le tirant par l'oreille et l'entraîna devant toute une bande de garçons, des garçons de son âge, des garçons plus jeunes et des garçons plus âgés, bouche bée et moqueurs. Le sergent le remit entre les mains de frère

Finbar, et frère Finbar le fit entrer, puis ferma la porte et la verrouilla. Frère Finbar avait une grande robe marron avec deux grains de rosaire qui se balançaient. Ils marchèrent vite, le frère Finbar lui expliquant qu'on allait lui apprendre les bonnes manières. On le fit entrer dans un vestiaire pour lui donner des habits. Frère Finbar et lui se bagarrèrent à cause de son pull, celui que sa mère lui avait tricoté quand elle était malade à l'hôpital. Il était violet et rouge, avec des manchettes bleu marine et un gland de toutes les couleurs accroché à la fermeture éclair. Il avait l'odeur de sa mère et, quand il le portait, il sentait ses mains douces et son baiser.

Il ne voulait pas s'en séparer. Il ne voulait pas lever les bras pour le retirer. Frère Finbar essaya par tous les moyens, puis trouva une maille à hauteur de la taille et se mit à tirer. Il voyait les couleurs se défaire, le bleu marine, le violet, le rouge ; comme si c'était sa mère qu'on étripait, et les fils s'enroulaient en tombant par terre, comme des vers sur le sol carrelé. On lui remit des culottes courtes, un veston trois fois trop grand pour lui et des bottes cloutées. « Tu porteras nos habits aussi longtemps que tu seras ici », ne cessa de hurler frère Finbar. Aussi longtemps que tu seras ici... seras ici... seras ici...

Dans la cour, des garçons qui se flanquent des torgnoles et se bagarrent. Il se tint à l'écart avec un groupe de garçons qui l'examinaient, formant un cercle autour de lui. D'où il est, qu'ils lui demandent. Ils lui demandent. De la campagne. Où ça. Où ça à la campagne. Ha ha ha.

Un bouseux. Il aurait pas une cigarette ? Hé, Rambo, un clope. Il fume pas. Et merde. Bouseux. Lui flanquent un crochet. Testent son courage. Montre ce que t'as dans le ventre, bouseux. Accroché au genou de sa maman. Lorsque la cloche sonna, ils l'avaient jeté à terre pour le bourrer de coups avant qu'un certain Bertie ne les écarte. Le thé était servi dans des mugs et les épaisses tranches de pain étaient zébrées de lard. Frère Finbar présidait la tablée comme un personnage de fer avec des grains de chapelet de fer et une barbe de fer.

« Avale ton thé, petit.

– J'ai pas faim.

– Les rôles sont renversés maintenant... il n'y a pas d'armes ici pour faire peur aux gens.

– Je veux rentrer chez moi...

– Tu rentreras chez toi quand tu auras perdu toute trace d'effronterie, et ça prendra le temps que ça prendra. »

Pendant une quinzaine de jours, on l'évalua de manière à l'expédier ailleurs. Au Château, comme ils disaient, dirigé par le même ordre de frères, perdu au milieu de nulle part. La femme qui l'évalua le fit asseoir à une table et lui posa des questions, lui demanda, s'il avait trois vœux, quels seraient-ils. Il dit qu'il voulait rentrer chez lui. D'autres garçons lui dirent qu'il valait mieux renoncer à cette idée. Ils racontèrent que, quand quelqu'un allait au Château, là-bas, il ne rentrait jamais chez lui. Pas la peine d'espérer. Pas la peine.